

Que dit Michel Vovelle aux Doctorant·e·s de 2020 ? [Introduction]

Pierre Serna



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/3951>

DOI : 10.4000/lrf.3951

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Pierre Serna, « Que dit Michel Vovelle aux Doctorant·e·s de 2020 ? [Introduction] », *La Révolution française* [En ligne], 18 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/3951> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.3951>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© La Révolution française

Que dit Michel Vovelle aux Doctorant·e·s de 2020 ? [Introduction]

Pierre Serna

- 1 Posons la question différemment. Quel rapport peut-il bien exister entre la guillotine à Toulouse, les instituteurs de la Révolution, l'histoire de la domestication des animaux au XIX^e siècle, des bretonnes contre-révolutionnaires et ferventes catholiques, des images de la Révolution en Italie, des bourgeois entrepreneurs en Normandie entre 1789 et 1815 et la grande peur dans le Sud-Ouest de la France ? À priori, aucun. Pourtant, en y regardant de plus près et en lisant les articles qui suivent, le rapport et le trait d'union invisible apparaît clairement : l'œuvre de Michel Vovelle.
- 2 Ces différents thèmes reflètent les investigations de doctorantes et doctorants en histoire qui réalisent leurs recherches dans les champs des études sociales et politiques, des études animalières, celui des prosopographies professionnelles, de l'histoire des mentalités, ou de l'histoire religieuse, enfin dans le champ des études culturelles, et plus particulièrement des images. La focale devient ainsi plus précise et chacun et chacune de reconnaître, au travers de ces chantiers ouverts, autant de pistes, de traces, de souvenirs, de rappels de telle ou telle lecture puisée dans l'œuvre foisonnante, polymorphe et irréductible à un seul champ d'enquêtes, de Michel Vovelle.
- 3 Par le jeu de l'inscription dans les thématiques renouvelées par les recherches les plus récentes se dessine, discret mais prégnant, un réseau réticulaire de références, de citations, de lectures, de jeux de lectures, qui renvoie point seulement à l'œuvre d'un seul historien – comment pourrait-il en être ainsi ? –, mais qui trouvent, dans le travail fondateur du directeur de l'IHRF de 1983 à 1993, une inspiration, une motivation, une méthode et un socle capables de construire, par-delà la génération de celles et ceux qui ont été ses disciples, une continuation intergénérationnelle entre chercheurs dans le champ de l'Histoire des Révolutions de la fin du XVIII^e siècle, liant fin du XX^e siècle et premier quart du XXI^e siècle en un continuum cohérent de problématiques partagées et approfondies.

- 4 Certes, les doctorants qui ont pris la parole dans la journée préparatoire à cette publication, organisée en Sorbonne le 16 novembre 2019, par l'Institut d'histoire de la Révolution française dans l'IHMC, avec la Société des Études Robespierristes, ne découvraient pas entièrement Michel Vovelle : leurs directeurs et directrices de recherches avaient été des doctorants et doctorantes de Michel Vovelle. Ainsi, Valérie Sottocasa à Toulouse, Dominique Godineau à Rennes, Michel Biard à Rouen, Philippe Bourdin à Clermont Ferrand, Anna Maria Rao à Naples, et l'actuel professeur d'histoire de la Révolution française à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ont été des disciples de Michel Vovelle. Elles et ils n'ont pu qu'être fortement marqués par la période du bicentenaire, correspondant plus ou moins à leur entrée dans la vie professionnelle, avec ses luttes et ses batailles, comme le rappelait Michel Vovelle dans son avant-dernier livre¹. Il n'est donc pas exagéré de dire que tous les étudiants de ces professeurs des universités, sans en oublier bien d'autres, peuvent être considérés comme des élèves des élèves de celui qui fut considéré comme le « missionnaire de la Révolution », comme le rappelle Marcelo Dinacci, dans son article sur la réception des études iconographiques en Italie durant le bicentenaire.
- 5 Là est le premier acquis de la durée et de la profondeur du sillon pédagogique et de l'ampleur de l'héritage des recherches de Michel Vovelle sur la nouvelle génération de doctorantes et doctorants. Que n'a-t-on entendu, en 1989 et dans les années qui suivirent, sur la « victoire » putative des historiens critiques de la Révolution, qui avaient joui de manière quelque peu arbitraire, dans les médias, d'une couverture importante et auraient finalement imposé l'idée que la Révolution était finie, refroidie et définitivement terminée. Le professeur en Sorbonne, attaqué de toutes parts, tel un lot partagé par ses prédécesseurs et successeurs, n'aurait trouvé de salut que dans des voyages hors de son territoire, selon un vieil adage bien connu selon lequel « nul n'est prophète en son pays ». Patient, silencieux au moment où il devait l'être, pugnace lorsqu'il le fallait, tenace de tempérament, Michel Vovelle jouait avec le temps, misait sur sa foi en l'université républicaine et la qualité de ses doctorants, qu'il formait à sa méthode en une propédeutique dont rêve chaque professeur : laisser entièrement libre les doctorants tout en étant d'une grande exigence avec eux aux moments, trop rares mais fort précieux, des quelques rencontres qu'il pouvait organiser durant le parcours doctoral.
- 6 Le résultat, est bien là sur la carte de France des universités. Michel Vovelle, de son vivant, évoquait plus de trente maîtres et maîtresses de conférences qu'il avait dirigées et plus de quinze professeurs et professeuses dont il avait inspiré directement les travaux. La restriction actuelle des postes rend impossible la répétition de ce tour de force. L'a-t-il été auparavant ? Georges Lefebvre, le plus grand historien de la Révolution au xx^e siècle eut-il même ce privilège ? Quoi qu'il en soit, ces quelques chiffres permettent de suite de relativiser la leçon d'un échec, tirée un peu hâtivement après 1989. Si le professeur aixois d'adoption, puis parisien, avait moins brillé sur les plateaux de télé que ses collègues de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sa marque longue et constructive, son influence lente et profonde, allaient s'inscrire durablement dans le champ des études révolutionnaires de toutes les grandes universités française connues pour leur attachement à l'enseignement et à la recherche de la période allant de 1780 à 1815. Aix, Clermont-Ferrand, Rennes, Rouen, Toulouse, Paris, dessinaient une carte de France que le spécialiste de cartographie politique n'aurait pas manqué de commenter en relevant ses bastions dans le Sud Républicain, la

Bretagne bleue, la ville arverne, la Normandie et la capitale. Elles constituaient autant de points d'ancrage forts de la tradition de gauche républicaine, pourquoi ne pas l'écrire, liée à une non moins vive tradition d'apprentissage des fondements historiques du legs commun révolutionnaire. Ainsi il devient possible de penser, avec un plaisir non dissimulé, que par le jeu des essaimage pédagogiques, encore aujourd'hui, ce sont des milliers d'étudiants qui sont les élèves des élèves de Michel Vovelle. L'authentique victoire du bicentenaire est là, dans cette transmission des savoirs, des savoir-faire, dans cet héritage d'une curiosité insatiable, d'une volonté de voir l'invisible, dans cette rigueur de l'approche du passé que l'ensemble des articles suivants, considérés collectivement ou individuellement, révèle à sa façon, comme un dialogue possible entre les jeunes doctorantes et doctorants pleins de vie – toutes et tous tournés vers les chantiers du XXI^e siècle –, avec le vieux professeur ayant connu l'heure de son grand passage, comme il le disait avec le sourire malicieux qui le caractérisait (comprendait qui pouvait la blague de mauvais gout parfaitement assumé et qui ne le rendait que plus attachant).

- 7 La lecture des contributions montre tout d'abord combien la méthode Vovelle demeure encore à l'ordre du jour et combien ses modes opératoires, conclusions ou cas d'études, peuvent influencer des recherches très novatrices dans des champs aussi différents que ceux des études sociales politiques, culturelles ou religieuses. Le professeur aujourd'hui disparu a toujours voulu être un historien du social et du politique comme Albert Soboul. Il explique, dans ses *Mémoires*, qu'il avait également partagé cette ambition marxienne de retrouver le lien profond entre engagement politique et inscription sociale fortement contextualisée. L'étude de Cédric Démare constitue à ce titre une excellente entrée en matière.
- 8 Qu'en est-il en 2020 de la question surdimensionnée de la « Révolution bourgeoise » et en quoi les travaux de Michel Vovelle peuvent-ils bien aider un doctorant s'engageant dans l'étude de la bourgeoisie d'affaires normande en une période chronologique qui embrasse la Révolution et l'Empire de 1789 à 1815 ? La dynamique de la recherche se dirige de suite vers le grand écart intellectuel qui constitue un des apports majeurs de l'œuvre de référence. Le jeu d'échelles différentes s'impose, du micro local au macro mondial, marque de toutes les grandes historiennes et tous les grands historiens, au demeurant capables de construire, à partir de l'étude précise de faits pris au ras du sol, une montée en généralité donnant à voir une vérité applicable sur un espace vaste, régional, voire national. Il en va ainsi de la bourgeoisie et de son rôle dans la Révolution. Antienne surannée ? Question lourdement postmarxiste ? Interrogation résolue par sa disparition actée dans les travaux roboratifs de Sarah Mazza² ? Que nenni, les recherches en cours de Cédric Démare montrent au contraire la vitalité de la question, pour peu que l'on emprunte aussi les chemins vovelliens de la durée moyenne des générations se succédant, durée si chère au professeur. Il convient aussi de reposer à nouveaux frais, et dans une nouvelle perspective, la question de l'accumulation primitive, transparaisant point seulement dans des formes techniques d'utilisation de l'argent, mais également dans les formes d'acculturation, expliquant sans cesse le concept parfois risible d'une bourgeoisie qui ne cesse de monter... ici vers le ciel. En effet, l'étude du cénotaphe de Joseph Sec, le bourgeois d'Aix, entrepreneur de bois, lui-même sujet de recherche de Michel Vovelle³, montre un monument mortuaire, chargé de symboles de nature différente, qui inspire une réflexion importante à Cédric Démare. Dans « Puissances d'argent en Révolution. La bourgeoisie d'affaires normande et la Révolution française (1789-1815). Premiers jalons d'une thèse en cours. », il

montre la façon dont ce cas limite peut être utilisé aujourd'hui : comme une étude pionnière à l'intersectionnalité de champs disciplinaires différents. Histoire culturelle, sociale, économique, de l'art, disent la représentation d'un monde et la façon dont une idéologie traduite dans un monument, exprime les tensions sociale de la reconnaissance compliquée d'une élite nouvelle , émergeant à la fin du XVIII^e siècle, toujours à la recherche de ses *habitus*, entre imitation de l'aristocratie et détachement d'une culture « vulgaire ». N'est-ce pas une sorte d'histoire totale qui est ici envisagée, au croisement de plusieurs sensibilités historiennes, comme pour débusquer l'impensé, l'informulé, l'invisible (on retrouvera d'ailleurs cette nation dans presque tous les articles suivants) que doit débusquer l'historien ? Se rejoignent ainsi, en une proposition de méthodologie en cours, plusieurs prospections qui vont du sériel lourd, (calculer peser, mesurer, compter, additionner), à l'histoire des sensibilités et des imaginaires, plus intuitive, plus tâtonnante mais pas moins importante pour saisir le silence des transmissions. Comme le suggéra Michel Vovelle, l'éthique bourgeoise ne tient pas seulement dans les comptes et les cahiers de recettes et de dépenses, mais aussi dans la construction des représentations du monde, de générations en générations.

- 9 Du qualitatif au quantitatif, de l'étude de cas à la massification des données pour établir des tableaux sociaux types, Michel Vovelle a excellé. Il a su capter le moment où la sociologie des acteurs, au tournant des années 1975-1985, lorsque qu'il fut le plus inventif, mit en avant l'intersubjectivité des relations et des représentations du monde que les contemporains construisaient, conscients que les rapports de forces économiques et sociaux ne pouvaient être séparés des discours de légitimation et des images mentales qu'ils produisaient⁴. La démonstration fut administrée dans des études magistrales, sur Sade, Mirabeau, mais surtout sur Théodore Désorgues, ce dernier construit en paradigme du renouveau de la biographie des seconds rôles de la Révolution⁵. Les articles présentés par Henri Vignolles, Come Simien et Solenn Mabo peuvent entrer dans cette catégorie de l'étude des destins croisés des moins visibles de la Révolution mais toujours au centre des observations de Michel Vovelle, parce que capables d'exprimer bien plus que leur simple existence. L'historien demeurait à l'affût de la circulation des idées, des mots d'ordre, des textes et des attitudes de combat. Refusant la dichotomie « culture des élites, culture du peuple », il recensait des espaces (la fête), des supports (les images), des médias (la religion), capables de constituer des lieux et des moyens de communication, au sens premier du terme, des zones de commutativité, capables de créer des formes de transferts, de savoirs, d'attitudes, de culture en ébullition. Dans cette perspective, il est concevable que des personnages types se détachent dans les études vovelliennes à leur tour, source d'inspiration pour les jeunes chercheurs. « Intermédiaires », « passeurs d'idées », « courtiers » de la Révolution pourraient s'affirmer, tout comme ces notables du midi toulousain qui, loin de subir la grande peur, construisent un discours cohérent afin de matérialiser la rumeur et la crainte qui appellent en retour la construction d'un appareil répressif et l'invention du bras armé du nouvel ordre public. Ces petites élites toulousaines, étudiées par Henri Vignolles dans « La dimension répressive de la Grande Peur : l'ambiguïté des mesures défensives contre les brigands », élaborent un discours leur permettant en retour de contenir la foule, voire de justifier la naissance de milices puis de garde nationales, et à brève échéance de contrôler la police naissante des citoyens en armes.

- 10 Dans un autre ordre d'idées, étudiant la formation du corps des instituteurs qui vont devenir en 1792 ceux de la République dans « Culture des humbles et culture de l'écrit. De quelle(s) intermédiation(s) culturelle(s) les maîtres d'école villageois du siècle des Lumières furent-ils les agents ? », Come Simien montre la régénération d'un corps de métier au sein du processus révolutionnaire. Le lecteur se trouve là au plus près de la matrice révolutionnaire construisant ce que Michel Vovelle appelait l'« *Homo revolutionarus* », dans sa volonté de débusquer *La mentalités Révolutionnaires*⁶. Ce faisant était observée la naissance de la nouvelle citoyenne et du nouveau citoyen, capables d'intégrer dans un processus pédagogique continu et de moyenne durée, les valeurs du Nouveau Régime⁷. Au cœur de ce défi politique, Come Simien étudie le double enjeu des histoires sociale et culturelle, apparaissant au moment de faire coïncider la formation d'une nouvelle corporation, celle des instituteurs, devant, paradoxalement, œuvrer dans l'urgence et incarner au plus vite un régime dont ils ne peuvent saisir toutes les nuances dès sa naissance, et devant servir à le fonder, sur le long terme, en insufflant une nouvelle morale, une nouvelle politique des mœurs et un nouveau savoir porté vers les connaissances pratiques, concrètes, à la base de la propédeutique républicaine.
- 11 À l'opposé de l'invention de l'instituteur républicain pourrait se trouver la femme catholique bretonne et actrice contre-révolutionnaire. Gageons que Michel Vovelle, parfois déçu au moment de constater un relatif désintérêt pour les études religieuses, qu'il a toujours placées au cœur de ses interrogations sur la Révolution dans sa dimension schismatique, aurait été heureux de lire les pages de Solenn Mabo sur la féminisation des femmes dans la lutte religieuse en Bretagne, durant la Révolution (« Des Bretonnes en résistance : genre, religion et contestation politique »). L'agentivité des femmes bretonnes vient secouer quelques idées reçues sur le rôle des femmes dans l'affirmation de leur identité et leur place dans la lutte. Quelques exemples précis montrent la complexité des jeux sociaux et genrés que génère la résistance à la Révolution. « À Plumaugat, dans les Côtes-du-Nord, les paroissiennes sont par exemple les premières à agir pour empêcher le curé de prêter serment. Deux clercs réfractaires les appellent à l'action en criant "Courage, mes femmes", "Avancez, les femmes". Ainsi encouragées, ces paysannes pénètrent dans le chœur en écartant des gardes nationaux. Certains sont désarmés, des femmes saisissant leurs baïonnettes, l'une d'elles brisant un fusil sur un bénitier. Mariées ou non, d'âge divers, elles sont avant tout des paysannes et des domestiques. Les hommes sont aussi mobilisés, mais en retrait : armés de bâtons, ils se tiennent au fond de l'église et défient les gardes nationaux [...] L'événement rappelle que l'efficacité de l'action réside aussi dans la capacité à se mobiliser tout en échappant à la répression. Sur ce terrain, les femmes bénéficient d'un atout certain qui leur permet des actions osées à moindre risque. Les récits des administrateurs laissent régulièrement percevoir leur impuissance face à des mobilisations de femmes non armées, que l'on hésite à réprimer et que l'on ne parvient pas à calmer l'action réside aussi dans la capacité à se mobiliser tout en échappant à la répression. » Histoire religieuse, part féminine dans l'événementialité révolutionnaire, résistance populaire et provinciale, confrontation entre hommes et femmes sur fond de politisation immédiate, puissance masculine affirmée par le pouvoir de la chose administrante, force des femmes dans la conquête spontanée de symboles de pouvoir, autant d'éléments qui animent un théâtre historique que n'aurait pas renié Vovelle, à la recherche des incidents du réel pour faire advenir une vérité, fût-elle conflictuelle, par la mise face à face des acteurs antagoniques, intermédiaires de vérités et de visions du monde différentes. Ainsi, malgré les catégories d'actions posées par les hommes, qui

accaparent le récit historique sitôt les conflits terminées, faisant des femmes des fanatiques religieuses et livrant des éléments aux historiens républicains, qui n'en demandaient pas tant, l'étude de Solenn Mabo montre au contraire, au plus près des sources, les différences du répertoire des positions des femmes et l'ensemble de leurs engagements, raisonnés et divers, dans la cause qu'elles embrassent posément, tout le contraire d'une hystérie et d'un fanatisme prétendus féminins. Au bout de sa recherche, l'historienne découvre ce que cache la supposée « fanatique » : une femme le plus souvent hors mariage, qui a protégé un curé tout en lui imposant de faire la messe et de participer aux activités ménagères de la maison, ayant un contrôle sur lui et sur l'ensemble de la communauté résistante. L'apport dans l'histoire du genre est réel, avec le portrait en finesse de ces femmes agissantes venant tout à coup désorganiser un ordonnancement social, entre deux régimes, anciens et modernes, qui ne savent que faire de ces actrices.

- 12 Peut-être est-ce là une des complicités silencieuses les plus fortes entre le professeur décédé et les doctorants commençant leur carrière de recherche ; la question de l'invisible et la façon dont on donne à voir. Dans un monde largement dominé par le fait iconographique, et iconologique aujourd'hui, Michel Vovelle ne peut faire que figure de précurseur, tant les dernières années de son magistère, contre bien des avis d'orthodoxes des études révolutionnaires, furent marquées par la volonté acharnée d'ouvrir le champ des images et de leur analyse rigoureuse.
- 13 Par-delà la spécificité des études des images se joue bien autre chose pour Michel Vovelle, révélant sa position dans tout le champs des études marxistes d'abord, des travaux sur la politique et le social ensuite, et, enfin, de son chantier personnel sur la construction des appareils idéologiques d'État comme marque ultime de la domination des sujets politiques par le contrôle des éléments de superstructure agissant au plus profond de leur être, silencieusement. Religion, savoir, art, culture, rêves, autant de biens immatériels qui construisent nos êtres et nos personnalités et n'ont jamais cessé de hanter le travail de l'historien Vovelle, sans cesse à la recherche des moyens invisibles de dire le concret, de traquer la part manquante des documents sans laquelle on ne comprend rien, malgré l'accumulation à l'infini des sources. C'est dans le livre manifeste *Histoires figurales* que Michel Vovelle, en une récolte d'articles, pose les enjeux structurant encore aujourd'hui la recherche autour des images⁸. Simples et complexes à la fois, des pistes encore fécondes sont ouvertes. Elles demandent : « qu'est-ce que voir ? », « que peut-on voir ? », « jusqu'où aller dans le montrable ? ». Surtout, en cohérence parfaite avec son engagement politique, l'historien se demande : « qu'est-ce que l'on ne veut pas voir qui est montré et qu'est ce que ce qui est invisible que l'analyse doit démontrer ? », sans oublier de traquer et de montrer l'invisible de tout système de domination, passant désormais par le déferlement d'images, nous faisant suffoquer au mieux ou nous ayant étouffé déjà au pire. Reposons, en 2020, trente ans plus tard, la question qui n'a cessé de tarauder jusqu'à son dernier écrit – publié quelques jours avant sa mort –, commentant les graffitis de Martigues, représentant une belle sans-culotte, solide et sûre d'elle, face à un sans-culotte penaud ou un Louis XVI à demi impuissant : « Qu'est-ce que l'image fait à la politique ? Qu'est-ce que l'image obscène fait au pouvoir ? Et donc qu'est-ce qu'une révolution sexuelle par les images ? A-t-elle eu lieu et quel impact a-t-elle pu avoir sur les relations sexuelles authentiques⁹ ? » Restées sages, les doctorantes et doctorants n'ont pas interrogé le

continent de la nuit et de ses soupirs. Elles et ils n'en demeurent pas moins conscients de tout ce que les études sur les images peuvent leur apporter.

- 14 Le lecteur des articles qui suivent sent bien que là est la complicité entre lui et les jeunes chercheurs et chercheuses habituées aux ruses d'un monde qui les gavent d'images et dont elles et ils savent qu'elles en cachent d'autres, construisant leur rapport à toutes formes de pouvoir, toujours plus insidieux et subtil à démonter. Cédric Démare pose de façon pertinente ce problème, en évoquant, pour son enquête sur la bourgeoisie, l'absence de preuves et, en retour, remettant en cause le lien avec la preuve de l'absence quant à une hypothétique identité de la bourgeoisie par définition introuvable. La dialectique du visible invisible porte une partie de l'œuvre de Michel Vovelle. Depuis ses interrogations sur la métaphysique de la Provence des lumières jusqu'à son ultime travail (mal édité, hélas) sur les graffitis retrouvés dans l'église de Martigues, il ne cessa d'interroger l'effort des acteurs pour donner à voir ce qu'ils pensent, pour représenter visuellement leurs espoirs angoissés, joies et peurs, mais aussi et, surtout, la part maudite de ce que l'on ne peut voir, ce de que l'on ne veut voir, de ce qui est indicible et ne peut passer par la parole, de ce qui, en un mot, demeure immontrable, comme inaperçu, irreprésentable, « mal vu » dans tous les sens du terme : les nouveaux bourgeois à la fortune douteuse, les femmes dans leur statut d'actrices politiques à part entière, les maîtres d'écoles trop sûrs d'eux avec leur savoir, en discordance avec leur réelle place sociale¹⁰. Il existe aussi des objets qui font partie de cette fracture du temps, cette césure chronologique qu'est la Révolution. Ainsi la guillotine étudiée par Guillaume Debat.
- 15 L'étude sur « La guillotine, symbole révolutionnaire ambivalent – Toulouse, janvier 1794 » pointe ce que fut la Révolution dans ses principes et sa contradiction dans les faits advenus. La guillotine est cet objet-limite, conçu pour humaniser la punition ultime que la société inflige à un criminel, et qui devient objet d'effroi par le spectacle de violence qu'il déchaîne, encore plus lorsque se dérègle au vu de tous le spectacle, horrible, d'une exécution ratée, le 25 février 1794. Le cou mal coupé de Tristan-David de Beaudrigue d'Escalone crée une rupture de confiance entre l'institution et la population et provoque un trouble qui résume, en le cristallisant, le clivage entre partisans et détracteurs du nouveau régime. Surtout, par l'emboîtement de chronologies différenciées, Guillaume Debat pointe un fait précieux pour comprendre l'héritage vovellien : celui de la révolution culturelle de l'an II. En effet, il n'est de révolution que totale, ce qui implique une transformation sociale, une reconfiguration complète de la politique par sa nouvelle découverte et un changement radical de culture, voire d'imaginaire mental, que l'image de la guillotine a léguée aux siècles suivants. De façon plus qu'ambigüe d'ailleurs, puisque c'est une image d'épouvante qui parvient au nouveau siècle, scellant en partie le sort de la Révolution et du boulet mémoriel qu'elle va devoir traîner, entre réminiscence d'une terreur redoublée par les récits thermidorien et actualité répressive d'une guillotine omniprésente dans l'appareil punitif de la bourgeoisie triomphante de la Révolution industrielle, brouillant l'image de la justice révolutionnaire. N'est-ce pas ce que Michel Vovelle, cité par Guillaume Debat, avait déjà remarqué ?
- 16 Égide de la République qui, pour faire front, doit terroriser ses ennemis, instrument de la passion et mort du fils de Saint-Louis ou symbole infamant de la « tyrannie de Robespierre » propre à déconsidérer à travers les siècles le souvenir de la Révolution de l'An II, on comprend que la guillotine chargée de ces connecteurs contradictoires, ait

échappé à l'intention initiale de ses promoteurs d'en faire le supplice indolore des temps nouveaux [...]. Elle a concentré, dans le temps court d'une Révolution, une charge émotive qui en a fait durablement, à travers les avatars du XIX^e siècle, l'un des symboles les plus redoutables des nouveaux visages de la mort, à l'aube de notre temps¹¹.

- 17 Michel Vovelle n'avait pas froid aux yeux et, par ce monde des images, il rejoignait tout autant les images du sacré que les images grivoises, dont il ne cacha jamais combien elles comptaient pour lui afin de sonder les reins, après avoir mesuré les âmes des provençaux ou d'autres. Toujours plus au sud se trouvait un autre continent d'images d'art, toutes faites de beauté et de... politique. L'Italie a été, pour l'historien, un second pays, un laboratoire et un terrain d'expérimentation pour ses intuitions les plus riches, celles sur la dimension mondiale de la Révolution des droits de l'homme, celles sur l'idée d'une républicaine continentale, créant l'onde de choc de 1789, puis de 1792, pour construire un modèle alternatif, celui de la République sœur, à la globalisation capitaliste de l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle. Michel Vovelle, dans sa quête d'images du beau, du monde de la politique, allait rencontrer l'Italie et y ouvrir un second front dans l'étude de la culture visuelle révolutionnaire. Il était engagé à voir l'histoire en quelque sorte, comme tout historien de la Révolution refusant de s'arrêter au 9 Thermidor et se posant la question de la catastrophe typiquement française du césarisme empoisonné de la fin de la Révolution. Un peu moins de trente ans après lui, Marcello Dinacci, dans « Michel Vovelle et l'Italie : images et politique », reprend le dossier des images de la Révolution en Italie avec une grande maîtrise des fondements posés par le précurseur, accompagné de deux de ses élèves, Christophe Doyen et le trop vite disparu Christian-Marc Bosseno. Les socles de la méthodologie demeurent pertinents deux générations plus tard, afin d'étudier les imaginaires croisés de France et d'Italie en Révolution. La constitution de corpus homogènes, traités de façon sérielle, et associée à la diversité des supports, constitue un axe privilégié encore aujourd'hui pour comprendre la construction d'une culture visuelle durable dans l'Italie des républiques sœurs, en même temps que la clé de lecture pour saisir la naissance politique de Bonaparte. Trois maîtres-mots structurent ce passage de témoin dans le champ des études iconologiques : production, circulation et réception. Marcello Dinacci reprend à son compte les trois temps d'une étude rigoureuse de la construction d'un regard, de la modélisation d'une culture visuelle, capable de mesurer la performativité des images dans l'histoire concrète de la politique et leur pouvoir d'influence dans le réel vécu des personnes qui les regardent.
- 18 N'est-ce pas là le legs le plus complexe, le plus difficile à quantifier de Michel Vovelle, la fameuse boîte noire dont il parlait si souvent dans son séminaire, la boîte où se transformait la vue en culture, en réappropriation pour soi de la perception du monde, le lieu du monde du silence de chacun, dans sa part d'étrangeté, dans sa part de « silence rebelle » ? De façon originale et érudite à la fois, Benedetta Piazzesi ouvre la cage des animaux pour les interroger à l'aune des intuitions de Michel Vovelle qu'elle a retrouvées au travers des « “Silences rebelles” des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France ».
- 19 « Dans sa contribution au volume édité par Le Goff, Chartier et Revel sur *La Nouvelle Histoire*, Michel Vovelle touche à un certain point cette question, de façon très générale mais pénétrante » écrit-elle. « À travers l'ouverture sur des temporalités plus longues et le dialogue avec les autres sciences humaines, il découvre ce qu'il définit comme une

“histoire paradoxale, à la fois humaine et échappant la prise volontaire de l’humanité”¹². » Il sera alors possible d’ouvrir toute une série d’« histoires non humaines », comme les nomme Vovelle, qui s’intéressent « aux faits physiques, d’ordre biologique ou géologique¹³ » : « Avec cette histoire, un autre temps se met en place, qui n’est pas celui des hommes, [...] des rythmes se dessinent, spécifiques, échappant pour l’essentiel au temps humain qu’ils contribuent cependant à façonner. » Une histoire non humaine subsumerait celle des hommes, ou plutôt une histoire de tous les vivants mériterait d’être pensée et construite. Là se trouve une piste de lecture pour penser la modernité de l’œuvre de Michel Vovelle, retrouvant par là même une des intuitions les plus fécondes de la fin de vie de Georges Lefebvre, demandant la rédaction d’une histoire biologique de la classe ouvrière, de ses maladies, de ses façons de manger, de boire, de vivre, pour mieux comprendre, par ses conditions matérielles d’existence, la construction de sa domination. Une double hypothèse guidait Michel Vovelle, celle de la rédaction juste d’une histoire matérialiste, et celle d’une volonté de se défaire de la ruse de l’idéologie dans laquelle risque de tomber le plus souvent l’historien le mieux intentionné, reproduisant à son insu les cadres structurants d’une domination qu’il croit dénoncer et qu’il ne fait que reproduire par un jeu de miroirs déformants. Comme pour se délivrer de cette narrativité piégée, Michel Vovelle aimait se confronter au silence. Là où se jouaient les forces de la dissidence, de la résistance et de la révolte primitive, dans les fameux « silences rebelles et obstinés » que l’historien traquait et mettait au jour. Dans cette perspective se place l’histoire des animaux et de la domestication telle que la propose Benedetta Piazzesi, reprenant pour elle le silence des bêtes comme difficulté méthodologique à surmonter pour écrire leur histoire, et plus particulièrement leur histoire avec celle des humains. L’article ouvre les perspectives des plus fécondes en posant de façon parallèle le double destin, entrelacé en des temporalités différentes, complices ou conflictuelles, d’*Homo revolutionarus* – qu’a toujours cherché M Vovelle – avec cet *Homo domesticus* récemment mis à jour par James C. Scott dans un livre majeur¹⁴. Penser le concept de domestication au cœur des relations entre Hommes et Animaux revient à inscrire une autre infra-histoire au cœur des luttes, des acculturations et des conquêtes humaines, en miroir avec la condition animale, entre servitude, exploitation ou travail plus ou moins heureux et accepté. En croisant *Homo revolutionarus* et *Homo domesticus*, c’est une figure de la modernité animale et humaine qui apparaît au cœur de l’idéologie, comme processus historique de construction des moyens de domination des hommes par leur domestication et, en même temps, du fait même de la complexité de l’histoire, des conditions de résistances de ces mêmes animaux humains, allant vers leur émancipation, selon la fine intuition de l’autrice, au travers de l’observation des mœurs et des coutumes animales, comme certains naturalistes l’avaient imaginé au XIX^e siècle, avant que la sociologie ne rejette cette dimension biologique et révolutionnaire du lien entre hommes et animaux. Michel Vovelle l’a entrevu, Benedetta Piazzesi le donne à voir en de belles pages qui font comprendre enfin le lien puissant qui lie un Michel Vovelle posthume à cette jeune générations de futures docteurs et docteuses, si pleine d’inventivité.

- 20 Un optimisme réel, une force de vivre, un désir de découvrir animaient Michel Vovelle malgré toutes les adversités, malgré une attirance toujours vertigineuse vers l’au-delà, en une double pulsion classique chez les inventeurs. Le dialogue silencieux mais fécond se poursuit, se construit malgré sa disparition. Utile, fertile, il irrigue les pages qui suivent, crée un lien entre trois générations de chercheurs et fait vivre de façon dynamique et intelligente les études révolutionnaire que Michel Vovelle a fortement

contribué à démocratiser, faisant toujours confiance à ses doctorantes et doctorants, leur transmettant à son tour, le goût de rendre et de laisser libre les jeunes chercheuses et chercheurs face aux chantiers les plus neufs de ce XXI^e siècle.

NOTES

1. Michel VOVELLE, *La bataille du bicentenaire*, Paris la Découverte, 2017.
2. Sarah MAZA, *The Myth of the French Bourgeoisie. An Essay on the Social Imaginary, 1750-1850*, Harvard Press, Cambridge, 2005.
3. Michel VOVELLE, *L'irrésistible ascension de Joseph Sec, bourgeois d'Aix*, Aix-en-Provence, Edisud, 1975.
4. Pierre SERNA, « Mémoires vives ou perdues. Essai sur l'Histoire et le souvenir – Michel Vovelle, Éditions de Paris – Max Chaleil », *La Révolution française* [En ligne], 15 | 2018, mis en ligne le 13 décembre 2018, consulté le 30 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2574>
5. Michel VOVELLE, *Théodore Désorgues, ou la désorganisation*, Aix-Paris, 1763-1808, Paris, Seuil 1985.
6. Michel VOVELLE *La mentalité Révolutionnaire*, Paris, Messidor, 1987.
7. Isser WOLOCH, *The New Regime – Transformations of the French Civic Order, 1789- 1820s*, New York, Norton and Company, 1994.
8. Michel VOVELLE, *Histoire figurales. Des monstres médiévaux à Wonderwoman*, Paris, Usher, 1989.
9. Pierre SERNA, « De l'idéologie, de l'iconologie et du sexe, ou des formes baroques de l'engagement communiste de Michel Vovelle », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 144 | 2019, 81-103.
10. Michel VOVELLE, *Le sans-culotte, sa femme et le diable, suivi de « mystères à Martigues »*, Aix-en-Provence, Les éditions des Lillas, 2018.
11. Michel VOVELLE, « L'instrument de la Terreur » dans Valérie ROUSSEAU-LAGARDE et Daniel ARASSE, *La guillotine dans la Révolution..., op. cit.*, p. 13.
12. Michel VOVELLE, « L'histoire et la longue durée », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, CEPL, coll. « Encyclopédie du savoir moderne », 1978, p. 322.
13. *Ibid.*
14. James C. SCOTT, *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte, 2018.

AUTEUR

PIERRE SERNA

IHRF-IHMC

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne